

RÉDACTION

BUREAU D'ABONNEMENTS

Lausanne, Ruelle St-François 20.
On s'abonne, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans tous les bureaux de poste. Les abonnements partent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

PRIX D'ABONNEMENT

	Un an	6 mois	3 mois
Suisse	Fr. 20	10 50	5 50
Union postale.....	» 36	18 50	9 50

Prix du numéro: 40 centimes.

GAZETTE DE LAUSANNE

ET JOURNAL SUISSE

FONDÉ EN 1799

ANNONCES

HAASENSTEIN & VOGEL

Lausanne, Place de la Palud 24

Montreux, Vevey, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, Saint-Louis, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, etc.

PRIX DES ANNONCES

Pour l'étranger..... 25 centimes la ligne.
Pour la Suisse..... 20 centimes la ligne.

Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LAUSANNE, 25 août 1891.

BULLETIN POLITIQUE

Le congrès socialiste de Bruxelles est clos. Dans la dernière séance, celle de samedi, on a rayé de l'ordre du jour les cinquième et sixième questions : le parlementarisme et l'alliance provisoire avec les partis bourgeois. On a solennellement proclamé l'égalité des droits de l'homme et de la femme. On a, non moins solennellement, émis un vœu pour la suppression du travail aux pièces. On a décidé de fêter, ou plutôt de manifester, le 1^{er} mai. On a renvoyé à deux ans l'adoption d'une désignation générale uniforme pour indiquer le groupement de tous les partis ouvriers. Enfin, tout en marquant de chaleureuses sympathies pour le congrès de Chicago, on a décidé de charger les socialistes suisses d'organiser le prochain congrès, en 1893.

Si, à cette besogne, on ajoute le travail de toute la semaine, voici le bilan total du congrès de Bruxelles :

Il a proclamé le principe de la guerre des classes, affirmé que les ouvriers du monde entier n'avaient qu'un ennemi : le capitaliste ; qu'ils devaient tout employer pour s'en débarrasser, et, premièrement, s'emparer de l'Etat ; que les socialistes ne reconnaissent point de frontières, d'un côté à l'autre desquelles ils puissent être appelés à s'armer et à se combattre.

On a juré de détruire par tous les moyens ce grand ennemi économique qui est aussi le grand ennemi politique, dans chaque nation et entre les nations : le capitalisme. On a décidé l'extension du mouvement corporatif et la création de secrétariats nationaux du travail, en correspondance continuelle. On a souhaité de voir naître ou se développer une statistique ouvrière internationale, un almanach et un calendrier socialistes, tout un service de renseignements. On a de plus sévèrement condamné, en réservant la haine contre le capitalisme juif, qu'on ne distingue pas des autres, « les excitations antisémitiques et philosémitiques ». C'est, ostensiblement, tout ce que l'on a fait.

Nous n'avons pas à discuter ici les résolutions adoptées ni les considérations de doctrine ou de fait par lesquelles on les a soutenues. Le socialisme n'est pas nouveau : il n'est pas né d'hier au congrès de Bruxelles. On n'a peut-être pas dit une seule chose à ce congrès qu'il ne soit aisé de trouver dans le compte-rendu des congrès de jadis. Et pourtant si, quelque chose est nouveau : le nombre des nationalités et des associations représentées.

Seize nations et plus de trois mille sociétés, écrit le correspondant du Temps. Peu importe qu'il y ait ou non un peu de grossissement dans les chiffres. J'ai sous les yeux les actes du congrès de Bâle, en septembre 1869. Une cinquantaine de délégués seulement y figuraient. Deux mille personnes regardaient passer le cortège. A Bruxelles, cette semaine, il y avait près de quatre cents délégués envoyés là par des centaines de mille, on ne sait si l'on ne pourrait dire par un million d'ouvriers.

Le congrès de Bruxelles a été réellement une assemblée représentative, élue par des groupes politiques ou des corporations de métiers. Il a été réellement une représentation internationale des intérêts, vrais ou faux, de la classe ouvrière. Il s'est donné, ou bien on lui a donné le nom de « Parlement des

prolétaires ». Et, réellement, il a été une sorte de Parlement, par son origine, par sa composition et par sa procédure. »

Le gouvernement français vient d'obtenir des compagnies de chemins de fer une notable diminution des tarifs, tandis que lui-même abolit, par le projet de budget pour 1892, l'impôt sur la grande vitesse, édicté en 1871. Les nouveaux prix seront appliqués à partir du 1^{er} avril prochain.

Le tableau suivant permet de comparer le tarif kilométrique nouveau avec celui appliqué actuellement en ce qui concerne les voyageurs :

	Prix actuels	Prix nouveaux	Réduct. %
1 ^{re} classe	12 c. 32	11 c. 20	9,69
2 ^e classe	9 c. 24	7 c. 56	18,18
3 ^e classe	6 c. 776	4 c. 928	27,27

	Prix actuels	Prix nouveaux	Réduct. %
Par double kilomètre			
1 ^{re} classe	18 c. 48	16 c. 80	9,09
2 ^e classe	13 c. 86	12 c. 096	12,72
3 ^e classe	10 c. 194	7 c. 8818	22,42

Prenez un exemple : on paiera de Lyon à Paris 57 fr. 35 en première, 38 fr. 70 en deuxième et 25 fr. 25 en troisième classe, c'est-à-dire 5,70, 8,60 et 9,45 de moins que maintenant.

En ce qui concerne les marchandises transportées à grande vitesse, l'Etat abandonne non seulement la surtaxe de 1871, mais encore il supprime tout impôt ; de leur côté les compagnies consentent à des réductions de prix et à des tarifs communs, dont on peut espérer les meilleurs résultats.

Cette réforme constitue un sérieux succès pour la politique financière de M. Rouvier. Elle sera certainement appréciée et contribuera pour sa part à la popularité du régime républicain. Au point de vue économique, elle va très probablement stimuler les transports en grande vitesse. Il en résultera un développement des relations quotidiennes, privées, industrielles, agricoles, commerciales, entre les diverses parties du pays et, par suite, un accroissement de prospérité pour le public et même pour les compagnies. Celles-ci comptent en effet sur une augmentation du trafic qui compensera et au-delà les rabais consentis par elles.

Le dégrèvement de la grande vitesse arrive juste au moment où les modifications apportées dans le régime douanier vont rendre l'accès des marchés étrangers plus difficile aux produits français. Rien n'était plus opportun et plus propre à atténuer les effets fâcheux de la politique protectionniste.

Le livre de Moltke.

Nous avons annoncé l'histoire de la guerre de 1870 par le maréchal de Moltke.

En voici quelques nouveaux extraits. Le maréchal expose comment était monté le mécanisme de la mobilisation allemande :

Chaque année, la mobilisation de l'armée de la Confédération du Nord avait été élaborée à nouveau et adaptée à la situation momentané ; toutes les dispositions la concernant étaient prises en commun par le ministère de la guerre et le grand état-major. Toutes les autorités civiles et militaires étaient tenues au courant des choses qu'il importait qu'elles fussent. De plus, les chefs d'état-major des Etats du Sud étaient venus à Berlin, et dans des conversations intimes, on était tombé d'accord sur certains points essentiels. Il était entendu que le Sud, pour la défense

lui par cette parenté, dont la découverte semblait lui avoir causé une grande joie.

Elle désira aussi qu'il l'appelât Régine et le lui demanda de façon charmante.

C'était un soir, après le dîner, elle venait de servir le café.

— Merci, mademoiselle, lui dit-il cérémonieusement.

— Oh ! mademoiselle, fit-elle, à votre cousin ! Dites-moi « Régine » : il n'y a qu'une personne qui me nomme ainsi, c'est ma mère ; ce sera si bon d'en avoir deux.

Cette simple phrase prouve combien la jeune fille avait changé ; elle parlait, à présent, peu, il est vrai, mais toujours d'une façon si sensée, quoique enfantine, qu'on n'eût pu deviner en elle la faiblesse d'esprit qui l'avait éprouvée si longtemps.

Le seul point qui la révélait encore aux yeux prévenus de la duchesse et de M. d'Artes était l'extrême sauterelle de Régine (le moindre visage inconnu la mettait en fuite) et sa haine, de moins en moins déguisée contre Mlle Planet, haine qui se traduisait par des colères qui ressemblaient de bien près aux crises nerveuses d'antan.

Près de sa mère, elle était toujours calme, mais souvent silencieuse ; il fallait que Georges arrivât pour que le sourire et la parole vinssent sur ses lèvres. Du reste, il était presque toujours là, la duchesse l'attirant, moins encore pour son agrément personnel que pour l'heureuse influence qu'il exerçait sur sa fille ; il ne se faisait pas faute de venir souvent chez elle et, entre les visites et les dîners, la retrouvait encore sur la plage où Régine l'accompagnait fréquemment.

Car sa mère ne pouvait se lasser de l'avoir près d'elle ; elle tremblait toujours un peu, quand elle était là, à la pensée des bizarreries que mademoiselle Planet lui faisait craindre de la part de la jeune fille ; mais, au milieu de cette terreur, elle sentait au fond d'elle-même une joie intime et

spéciale de tel ou tel secteur, de la Forêt-Noire, par exemple, ne pouvait compter sur l'assistance de la Prusse, qu'au contraire l'Allemagne du Sud se protégerait le mieux en procédant offensivement en Alsace, depuis le cours moyen du Rhin, et que cette offensive, le gros des forces allemandes, concentré dans cette région, pourrait vigoureusement la soutenir. Et la meilleure preuve que les gouvernements de la Bavière, du Wurtemberg, de Bade, de la Hesse avaient pleine confiance dans le gouvernement suprême des forces allemandes, c'est que, dégageant leurs propres pays, ils envoyèrent de leur plein gré leurs contingents rejoindre le gros de l'armée allemande en les plaçant sous les ordres du roi Guillaume.

Un moment que l'entente s'était faite, on put prendre les dispositions qu'elle rendait nécessaires. Pour tous les corps de troupes, on elabora le plan de transports et les tableaux de marches ; on fixa à chacun d'eux le lieu d'embarquement, le jour et l'heure du départ, la durée du voyage, les stations de repos et le point de débarquement. Dans la région où devait avoir lieu la concentration, les cantonnements étaient nettement délimités par corps d'armée et divisions, et l'on avait, en outre, préparé l'établissement de magasins. Aussi, quand la guerre éclata réellement, il suffit que le roi signât un ordre pour que cette vaste mobilisation suivit son cours, sans que rien vint l'entraver. On n'eut pas besoin de modifier en rien les dispositions qu'on avait prises. On n'eut qu'à exécuter ce qui avait été mûrement pesé et préparé d'avance.

Le maréchal de Moltke retrace ensuite, en quelques mots, l'idée fondamentale du plan de campagne qu'il avait élaboré :

Dans son plan de guerre, soumis par le chef de l'état-major et accepté par le roi, cet officier a eu l'œil fixé dès le début sur la prise de la capitale ennemie, dont la possession est plus importante en France que dans tout autre pays. Pour arriver à ce but, il s'agissait de refouler avec autant de persistance que possible les forces ennemies loin des fertiles régions du sud, dans la région plus étroite du nord. Mais par-dessus tout, le plan de guerre était basé sur la résolution d'attaquer l'ennemi brusquement, partout où on le trouverait, et de maintenir les forces allemandes assez compactes pour pouvoir à tout moment amener en ligne une force supérieure.

Quant aux moyens spéciaux de réaliser ce plan, ils ont été laissés à la décision du moment. Seule, la marche sur la frontière a été réglée d'avance dans tous ses détails. C'est une erreur de croire qu'un plan de guerre peut être établi pour une longue période et exécuté dans tous ses détails. La première rencontre avec l'armée ennemie change complètement la situation selon le résultat. Certaines choses qui avaient été décidées devenaient impraticables ; d'autres, qui semblaient impossibles à l'origine, devenaient faisables.

Tout ce que le chef d'une armée peut faire en présence d'un changement de circonstance est de décider pour le mieux pour une période inconnue et de réaliser sa décision d'une manière inflexible.

Dès le début de la guerre, de Moltke signale quelques-uns des contrastes qui devaient, d'après lui, constituer l'armée française en état flagrant d'infériorité :

On remarquera le contraste absolu qui existe entre l'esprit de camaraderie qui fit que les chefs prussiens se hâtaient d'arriver afin de prendre part à l'engagement, et l'étrange va-et-vient des divisions françaises postées en arrière du général Frossard. Trois d'entre elles furent mises en mouvement pour lui porter secours, deux seulement arrivèrent, et cela quand la lutte avait pris fin.

On a prétendu après coup que la bataille de Spicheren avait été livrée sur un terrain où elle n'eût pas dû l'être et qu'en la livrant on avait contrecarré les plans du grand état-major. A la vérité, la bataille n'avait pas été prévue. Mais, d'une manière générale, il ne se présentera que fort peu de cas où une victoire tactique ne cadrera pas avec le plan de campagne stratégique. On acceptera toujours avec reconnaissance tout succès remporté par les armes et l'on en tirera tout le parti possible.

troublante, prémice d'un amour maternel qui se révélait à elle peu à peu. Elle se plaisait à parer Régine, ne trouvant rien de trop beau ni de trop coûteux pour elle, et était glorieuse jusqu'à l'orgueil, maintenant, lorsqu'elle entendait sur les pas de sa fille, dont l'éclatante beauté s'affirmait chaque jour, ce murmure flatter qu'elle avait bien connu par expérience personnelle et qui, s'il la touchait peu désormais s'adressant à elle, la ravissait, lorsque Régine le faisait naître. Elle était de ces femmes qui ont besoin, pour aimer tout à fait, d'être fières de ceux qu'elles aiment.

Régine se prêtait à merveille aux vœux de sa mère pour elle ; innocemment, sans doute, elle était vraie fille d'Eve et se révélait coquette avant d'être femme.

Une parure nouvelle la faisait sourire et, bien qu'elle n'en dit rien, on voyait son front s'éclaircir lorsque Mme de Sormèges parlait de lui commander quelque élégante toilette.

Elle qui, naguère, passait indifférente dans la vie, semblait s'intéresser et prendre plaisir à bien des choses qu'elle ne comprenait pas toujours de prime abord et priait souvent Georges de lui expliquer. Elle rougissait alors, habituellement, comme si elle eût craint de dire quelque folie, mais saisissait avec une promptitude merveilleuse tous les éclaircissements qu'on lui donnait.

Un matin, elle était au bord de la mer, assise entre la duchesse et le marquis, et suivait du regard les matelotes en jupes rouges qui, méthodiquement, poussaient devant elles, sous la dernière vague du flot qui mourait, leur file à crevettes.

— Qu'est-ce ? fit-elle à Georges avec sa brièveté ordinaire, en lui montrant les pêcheuses.

Le marquis la renseigna avec force détails.

— Si cela vous amuse, ajouta-t-il en terminant, nous pourrions pêcher un de ces matins.

— Tiens ! fit la duchesse en riant, voilà un des points de votre programme que jusqu'ici nous avons négligé de réaliser !

A la suite des batailles de Gravelotte-Saint-Privat, l'armée du maréchal Bazaine fut investie à Metz par la première armée allemande et une portion de la seconde. Le siège de Metz, dit le maréchal de Moltke, ne faisait pas partie du plan de campagne primitif. On avait l'intention d'établir un corps d'observation dans le voisinage de la place forte pendant que le gros de l'armée aurait été se camper devant Paris ; on avait sous la main les divisions de réserve, consistant en 18 bataillons, 46 escadrons et 36 canons, que l'on destinait à cet objet.

Mais certaines circonstances obligèrent les Allemands à investir Metz, ce qui nécessita une modification complète de la distribution des forces.

Cependant Mac-Mahon avait lentement reformé ses trois corps à Châlons et se préparait à tenter d'opérer sa jonction avec Bazaine. Cette détermination impliquait un changement correspondant dans les plans de l'état-major allemand :

C'est toujours chose scabreuse d'abandonner, sans qu'il y ait nécessité absolue, un plan mûrement pesé, auquel on s'est arrêté, pour en adopter un autre nouveau et dont on n'a pas eu le temps de préparer l'exécution.

Changer complètement la direction de marche sur de simples bruits et des nouvelles qui, peut-être, seraient controuvées, c'est été là une mesure que rien ne justifiait. Il en serait forcément résulté bien des difficultés : les dispositions prises pour le ravitaillement et l'envoi des réserves se trouveraient dérangées ; les troupes, se voyant condamnées à des marches inutiles, eussent pu avoir moins de confiance dans les hommes placés à la tête de l'armée.

En conséquence, les ordres pour le lendemain, qui furent donnés à dix heures du matin, indiquaient pour les deux armées un changement de direction peu sensible : au lieu de marcher sur Châlons, on marcherait sur Reims. Quant à la cavalerie de la droite, on lui enjoignit catégoriquement de pousser jusqu'à Bazancourt et Vouziers, grâce à quoi on serait immédiatement et nettement fixé sur la situation.

A la guerre, il faut bien souvent baser ses combinaisons simplement sur les probabilités, et la plupart du temps, la probabilité la plus vraisemblable est qu'entre toutes les mesures l'ennemi prendra la seule juste. On ne pouvait pas admettre que, pour les Français, cette mesure serait que leur armée découvrit Paris et marchât sur Metz en longeant la frontière belge. Cette détermination paraissait étrange, voire aventureuse, et pourtant il était possible qu'on la prit. Aussi le chef du grand état-major élaborait-il, à midi, pour parer à toutes les éventualités, un tableau de marche d'après lequel les trois corps de l'armée de la Meuse et les deux corps bavarois qui se trouvaient le plus près d'elle pussent être concentrés en trois jours de marches pas trop considérables aux environs de Danvillers, sur la rive droite de la Meuse.

On sait quel fut le résultat désastreux de cette marche de Mac-Mahon vers le nord. Le maréchal de Moltke, après avoir décrit la bataille de Sedan, dont il fixe au 1^{er} septembre l'instant décisif, critiqué les mesures de ses adversaires et rendu justice à des actes d'héroïsme célèbres, s'exprime ainsi sur la capitulation de Sedan :

Les Allemands furent obligés d'examiner s'ils ne devaient pas tirer parti de l'avantage obtenu sur un puissant ennemi comme la France. Quand on réfléchit que les Français avaient considéré les victoires des armées allemandes sur d'autres nationalités comme une insulte, tout acte de générosité inopportune aurait pu les amener à oublier leur propre défaite. Le seul moyen d'employer l'armée tout entière, le désarmement et la détention de l'armée tout entière, les officiers devant être laissés libres sur parole.

Le maréchal de Mac-Mahon avait été très heureux dans la journée ; sans qu'il eût inévitablement été

— Il n'est pas trop tard, reprit Georges de même ; est-ce demain que je vais vous chercher des laines pour nous livrer à cet exercice ?

— Grand merci ! répondit la duchesse, ce bain de pied matinal ne me dit rien qui vaille ; ne comptez pas sur moi.

— Et Régine ? demanda Georges.

Les yeux de la jeune fille pétillaient de désir, mais elle ne parla pas.

— Voyons, duchesse, continua M. d'Artes, me la confiez-vous demain pendant deux heures ? Nous vous rapporterons une manne de crevettes pour votre déjeuner.

— Y songez-vous, Georges ? fit la duchesse, tout effrayée de la proposition du marquis, qui lui semblait bien téméraire d'emmener dans une équipée de ce genre, l'enfant sur la pleine raison de laquelle elle n'était pas encore tout à fait rassurée.

— Je crois bien que j'y songe, répondit-il, et vous pouvez être tranquille ; si votre fille consent à m'accompagner, je m'engage à vous la ramener saine et sauve. Que dites-vous de cela, Régine ?

— Oh ! oui, oui, fit-elle avec un joyeux enfant.

— Conveni, dit le marquis ; demain matin, à huit heures, je suis chez vous. Ne vous défendez pas, duchesse, dit-il avec une résolution à l'adresse des hésitations crantives de madame de Sormèges, c'est chose arrêtée, et je réponds de tout.

Le lendemain, à huit heures, le landau de la duchesse attendait à la grille les pêcheurs de crevettes pour les conduire à la plage ; ils parurent bientôt, Georges portant les filets et Régine enveloppée dans une grande pelisse qui cachait son costume. Mademoiselle Planet, la duchesse l'avait exigé, était du voyage.

Ils descendirent tout au bout de la plage. Là, Régine, qui n'avait point encore parlé, mais dont le visage exprimait une joie profonde, dit à Georges :

— Faut-il défiler mon manteau ?

— Oui, vous savez bien que nous devons entrer dans l'eau.

obligé de signer, et, bien qu'il n'eût fait qu'exécuter les ordres imposés par les autorités de Paris, il aurait pu difficilement faire mettre en jugement, comme il l'a fait plus tard, son camarade qu'il n'avait pas réussi à sauver.

Sur la seconde partie de la guerre, soutenue par les armées de Gambetta, le livre de Moltke renferme aussi des appréciations très intéressantes. Nous avons déjà dit quel est le jugement du grand stratège sur le dictateur de Tours et de Bordeaux. Que pensait-il des armées improvisées qui combattirent de septembre à la fin de janvier ?

Voici ce qu'il dit à propos du premier combat d'Orléans (11 octobre) :

L'arrière-garde française avait perdu, à elle seule, 1800 hommes dans les différents engagements qu'elle livra pendant son mouvement rétrograde ; mais au moins avait-elle protégé avec une persévérance digne d'éloges la retraite du gros de l'armée du Sud, pendant une journée entière, contre des forces supérieures en nombre. La veille, les Français avaient bien vite en le dessous en rase campagne, où l'habile direction que les généraux avaient donnée à leurs masses joua un si grand rôle. Dans la défense des localités, par contre, les soldats n'ont besoin que de déployer du courage et de la constance, et ni l'un ni l'autre ne faisaient défaut aux troupes françaises, organisées depuis si peu de temps.

L'armée française manquait donc, selon M. de Moltke, « d'habile direction » : d'où l'insuccès dans les rencontres en rase campagne. En revanche, « dans la défense des localités », la valeur personnelle des soldats se retrouvait. Cette constatation de l'insuffisance des généraux et de la bravoure des troupes mérite d'être soulignée.

Le général allemand ne manque pas une occasion de faire ressortir l'effet néfaste des préoccupations politiques et de la pression des partis sur les résolutions des armées françaises.

Ainsi à propos de la grande sortie du général Ducrot sur la Malmaison :

Il est permis de supposer qu'en tentant cette entreprise on obéissait plutôt à la crainte d'imposer cette fameuse « opinion publique » et les partis, qui s'agitaient de plus en plus, qu'on voulait, en général, faire quelque chose, sans penser sérieusement à exécuter ce plan en apparence si vaste. Rien que l'attaque qu'il fallait diriger contre la ligne d'investissement offrait des difficultés considérables, et, si l'attaque réussissait, d'autres, bien plus grandes, se seraient produites. On ne pouvait pas songer à faire passer les convulsions énormément longs qui sont absolument nécessaires pour faire vivre une armée. On se serait donc forcément trouvé dans le plus grand embarras une fois que les troupes auraient consommé les trois jours de vivres qu'elles pouvaient emporter. Pour vivre sur le pays, l'armée eût été obligée de s'étendre considérablement. Or, si l'ennemi se mettait à la suivre, il eût fallu tenir les troupes massées. D'une manière générale, on ne voit pas bien dans quel but on eût éloigné de Paris les forces qui y avaient été réunies pour défendre la capitale. L'opération n'eût pu avoir de succès que si une armée du dehors se fût avancée assez près de la ville pour qu'elle put immédiatement tendre la main à celle qui en serait sortie.

Peu de jours après, cependant, le Bourget était occupé par les Français. Le prince royal de Saxe s'occupa aussitôt de le reprendre. L'attaque eut lieu le 30 octobre :

Pour progresser dans le village, dit M. de Moltke, il fallut, dans une lutte acharnée, conquérir maison par maison ; les colonels des deux régiments, de Zalusowski et comte Waldersee, furent tués. Les fermes entourées de murs qui étaient situées à gauche de la route furent enlevées à la baïonnette l'une après l'autre, malgré la résistance opiniâtre des défenseurs. Les grenadiers les escaladèrent, et alors il

Elle se débarrassa vivement de sa longue pelisse qu'elle jeta aux mains de sa gouvernante et, prenant un fuet des mains de Georges, elle courut avec une impétuosité joyeuse au devant du flot. Le marquis la suivit, souriant à cette juvénile impatience, et la pêche commença. Régine faisait consciencieusement ce que son cousin lui avait enseigné ; elle ne parlait toujours pas, mais la joie éclatant sur ses jolis traits ; parfois un petit cri de plaisir lui échappait lorsqu'elle voyait les crevettes, plus nombreuses, se jeter dans son filet. Georges, qui marchait à côté d'elle ne pouvait se rassasier de la vue de cette charmante enfant vêtue d'un costume de bain en épaisse flanelle blanche, dont la collette très ample était serrée en dessous du genou et dont la blouse bouffante dessinait, sous une large ceinture bleue, sa taille svelte ; le cou à demi nu dans le grand col marin, ses cheveux s'échappant rebelles du bécot de drap blanc ancré de bleu ; son teint, un peu trop pâle d'ordinaire, rosé sous la bise de mer qui le fouettait, elle était adorablement jolie et Georges n'en pouvait croire ses yeux ni sa raison qui lui disaient que cette ravissante créature était bien celle dont la disgrâce morale, il y a un mois à peine, faisait encore le désespoir de sa mère !

N'était-elle pas au contraire, avec sa beauté inconsciente, la triomphante image de la jeunesse épanouie dans sa fleur et son innocence ? Comment avait-elle pu être si longtemps méconnue ? La vie de la pensée éclatant dans ses grands yeux limpides ; quelques jours, quelques semaines avaient-ils pu suffire à l'y faire naître ?... Georges ne le croyait pas. Mais alors ?... Et Régine, dont la fine silhouette se découpait blanche et radieuse sur le ciel clair, lui apparaissait comme un problème vivant dont le sens lui échappait encore.

Au bout de deux heures, mademoiselle Planet qui trouvait sans doute fort long ce temps écoulé dans une pesante inaction où les pieds sur le sable mouillé, elle se contentait de suivre du regard sa pupille, se décida à la rappeler.

(A suivre)

s'engagea à l'intérieur une lutte corps à corps. Débouchant du parc, le 2^e bataillon de chasseurs de la garde pénétra dans l'usine à gaz...

La résistance désespérée que les Français avaient opposée aux assaillants prouvait combien ils tenaient à conserver cette position. La victoire avait coûté 300 hommes à la 2^e division de la garde. On ignore le chiffre exact des pertes subies par l'ennemi; toujours est-il que les Allemands firent plus de 1200 prisonniers.

Ce nouvel échec exaspéra encore davantage la population parisienne. Le parti révolutionnaire existant de tout temps à Paris devint menaçant.

En dépit des proclamations où la vérité était plus ou moins faussée, on ne put plus longtemps tenir secret l'échec subi. Le gouvernement perdait tout prestige. On accusait ses membres d'être des incapables, des traîtres. Des bandes de faubouriers demandaient des armes à grands cris; une partie de la garde nationale trahit la cause de l'ordre. L'hôtel de ville fut cerné par la foule, qui criait: « Vive la Commune! » La troupe, à la vérité, dispersa les émeutiers; mais leurs chefs, qu'on connaissait pourtant, ne furent nullement inquiétés.

Dès le 31 octobre, les masses populaires remplissaient de nouveau les rues de leurs cris. Le général Trochu ayant défendu aux soldats du poste de l'hôtel de ville de faire usage de leurs armes, les émeutiers y pénétrèrent. Les membres du gouvernement se trouvèrent être leurs prisonniers jusqu'au soir, où quelques bataillons restés fidèles vinrent les délivrer.

M. Thiers, de retour de son voyage, pendant lequel il n'avait rien pu obtenir des cours européennes, jugea le moment venu de renouer les négociations à Versailles. On y était encore disposé à accorder une armistice; mais la condition posée par le négociateur français — le ravitaillement de Paris — on ne pouvait l'accepter; et, dès lors, les hostilités furent reprises.

Passons aux agissements de Bazaine dans Metz:

En échangeant les prisonniers allemands contre des Français qui avaient assisté à la bataille de Sedan, la garnison et la population de Metz avaient été mises au courant de la défaite de l'armée de Châlons. Mais le maréchal Bazaine déclara que l'armée du Rhin n'en comptait pas moins à défendre le pays contre l'ennemi du dehors et l'ordre contre les passions mauvaises. Cette fin de phrase, il est vrai, pouvait recevoir des interprétations très différentes l'une de l'autre.

La diplomatie allemande n'était pas fâchée qu'il existât en France, en dehors du gouvernement de Paris, qui, malgré sa faiblesse, élevait des prétentions exorbitantes, un autre pouvoir avec lequel on put peut-être s'entendre sur les conditions auxquelles on mettrait fin à la guerre. Aussi l'état-major allemand accorda-t-il à un homme qui se donnait pour émissaire de la famille impériale exilée, l'autorisation de pénétrer dans Metz. Comme il ne put pas prouver au maréchal qu'il avait réellement qualité pour entrer en pourparlers avec lui, le général Bourbaki fut autorisé à traverser les avant-postes pour se rendre à Londres; mais là, l'impératrice Eugénie refusa de compliquer davantage encore, par son intervention, la situation déjà si difficile où se trouvait la France. Le général alla de là à Tours, où il se mit à la disposition du gouvernement de la Défense nationale.

Pour le moment, l'armée enfermée dans Metz restait, et cela dans la journée de Noisseville, dans une inaction absolue.

A Metz, dans les premiers jours d'octobre, le manque de vivres se faisait sentir de plus en plus.

Dès le 8, le général commandant la place avait informé le maréchal qu'il n'en avait plus que pour douze jours. Cependant, un conseil de guerre que celui-ci réunit le 10, fut d'avis qu'en continuant la résistance l'armée du Rhin rendrait à la patrie le plus grand service que celle-ci put attendre d'elle en retenant encore sous Metz une armée ennemie.

A ce moment-là, le maréchal envoya le général Boyer pour négocier avec le grand quartier-général à Versailles; mais il avait pour instructions d'obtenir que l'armée se retirât sans déposer les armes et de refuser péremptoirement les conditions de la capitulation de Sedan.

Or l'état-major allemand n'ignorait nullement quelle était la situation dans Metz. Journellement, le nombre des soldats français qui se laissaient prendre de leur plein gré en allant déterrer des pommes de terre allait en augmentant. On avait appris que des désordres avaient éclaté dans la ville, que des soldats avaient pris part à ces attroupements et que le général en chef avait été sommé de reconnaître la République. L'impératrice ayant déclaré à son tour qu'elle ne consentirait jamais à une cession de territoire, il ne pouvait pas être question de négocier, au point de vue politique, avec le général en chef de l'armée du Rhin.

Vingt jours après, le 29 octobre au matin, le drapeau prussien était hissé sur les grands forts de Metz.

NOUVELLES POLITIQUES

— Dimanche, le roi d'Italie a inauguré, à Mondovì, un monument commencé en l'honneur de Charles-Emmanuel de Savoie, le souverain qui tenta l'escalade de Genève en 1602. Ce monument n'a pu être achevé faute de fonds.

Après l'inauguration, Humbert I^{er} a passé en revue 8,000 hommes appartenant aux bataillons alpins et à l'artillerie de montagne.

Dans la soirée, le roi a signé un décret d'amnistie pour tous les réfractaires, depuis la classe de 1848 jusqu'à la classe de 1872 inclusivement. Cette amnistie s'étend ainsi à 40,000 réfractaires.

Parmi les grâces se trouvent tous les prêtres et religieux qui, au moment de l'annexion de différentes régions au Piémont, se sont soustraits au service militaire. Beaucoup sont missionnaires en Orient et en Amérique.

L'initiative du monument à Charles-Emmanuel est due à M. di Rudini, qui, en 1887, lorsqu'il forma le comité, ne pensait certes pas qu'il assisterait à l'inauguration en qualité de président du conseil. Par ce monument, on a voulu glorifier le Piémont et la maison de Savoie comme gardiens et défenseurs des Alpes.

— Les statistiques commerciales attestent la prospérité croissante de la Tunisie.

Les importations, du 13 janvier au 12 avril 1891, ont été de 14,327,000 piastres, contre 17,464,000 piastres dans la période correspondante de 1890. La progression la plus notable concerne les tissus de coton.

Les exportations ont progressé de 9,734,000 piastres à 16,313,000 piastres, ce qui constitue une augmentation de 4,062,000 piastres aux importations et de 6,559,000 piastres aux exportations.

Les exportations ont augmenté principalement sur les produits agricoles: blés, orges, huiles d'olives, dattes, oranges et citrons. La majeure partie du commerce, tant à l'entrée qu'à la sortie, se fait avec la France.

— M. le comte de Paris a notifié aux cours euro-

peennes qu'il réclamait, pour son second fils, le prince Ferdinand d'Orléans, le titre de duc de Montpensier.

— On écrit de Berlin à la *Saale-Zeitung*: « L'empereur porte aujourd'hui toute sa barbe. Il l'a laissée pousser pendant son voyage en Norvège. L'impératrice a été très étonnée quand elle a revu pour la première fois son auguste époux. Celui-ci ne lui avait rien dit, voulant lui réserver la surprise. On dit à la cour qu'elle n'en a pas été pleinement satisfaite et trouvait l'empereur mieux en moustache. Les opinions varient sur ce thème. Le comte Philippe Eulenburg, par exemple, trouve l'empereur incomparablement plus majestueux et d'aspect plus viril. »

— Les dépêches de Valparaiso nous parlent d'une grande bataille livrée, à Valparaiso même, entre les troupes de Balmaceda et celles que les congressistes ont débarquées à la côte. Vingt mille hommes sont engagés de part et d'autre. Il y a, dit-on, trois mille tués et blessés. Le résultat de la bataille n'est pas connu. Comme toutes les nouvelles du Chili, celle-ci doit être accueillie avec une extrême réserve.

L'escadre à Portsmouth.

Paris, 24 août.
M. Waddington, ambassadeur de France à Londres, a fait parvenir à M. le président de la République un télégramme dont voici le texte:

Je désire vous exprimer tout le plaisir que j'ai eu à recevoir l'amiral Gervais et ses officiers à Osborne et combien j'admire l'escadre française que je viens de passer en revue.

VICTORIA R. I.

M. Carnot a répondu par le télégramme suivant: Je prie Votre Majesté d'agréer mes sincères remerciements pour le gracieux accueil qu'elle a bien voulu réserver à l'amiral Gervais et à ses officiers, ainsi que pour les sentiments qu'elle m'exprime à l'égard de l'escadre française.

CARNOT.

Portsmouth, 24 août.
La visite de l'arsenal commence à dix heures. On va montrer aux officiers français plusieurs navires en construction, les ateliers d'artillerie, les magasins, contenant plus de mille torpilles, les écoles de canonage et de torpilles. Ensuite grand déjeuner à White Island et retour vers trois heures.

Ce soir, l'amiral et les commandants dînent chez le duc de Connaught.

La retraite de M. de Bismarck.

Les événements politiques allemands ont ceci de particulier qu'on n'arrive jamais à savoir la vérité en ce qui les concerne. Ainsi après tant de versions sur la « retraite de M. de Bismarck », en voici venir de nouvelles.

Le *Berliner Tageblatt* publie les renseignements suivants, dont il affirme l'authenticité:

A la suite de l'opposition faite par le prince de Bismarck aux projets de politique sociale de l'empereur, ce dernier convoqua un conseil de couronne. Le comte Herbert de Bismarck, secrétaire d'Etat des affaires étrangères, qui se trouvait à Berlin, fut naturellement informé de cette convocation et en avertit son père, lequel revint immédiatement de Friedrichsruhe et convoqua le soir même un conseil des ministres où il prit connaissance des projets de politique sociale préparés par M. de Bütticher; il se rendit ensuite au conseil de couronne où il combattit ces projets; personne n'osa le contredire et on ajourna les mesures en question. Ce fut là sa dernière victoire d'homme d'Etat. Bientôt après eurent lieu la conférence internationale de politique sociale à Berlin et l'entrevue du chancelier et de M. Windthorst. L'empereur ayant demandé au prince des explications sur cette entrevue, le prince de Bismarck répondit qu'il n'était pas en mesure de faire un rapport sur ce sujet. L'empereur lui demanda alors quand il avait l'intention de quitter le service de l'Etat.

Peu après la retraite du chancelier, un membre du parti conservateur lui parlait de la dépêche où Guillaume II déclarait que le moment de la retraite du prince de Bismarck lui avait été aussi pénible que celui de la mort de son grand-père; le député en question faisait remarquer au prince que ces paroles de l'empereur étaient une preuve de respectueuse reconnaissance pour son ancien serviteur: « Qu'appellez-vous respect? dit le prince d'un ton irrité. La vérité, c'est qu'on m'a chassé comme un chien. »

D'autre part, la *Gazette universelle* de Munich, qui passe pour être, avec les *Nouvelles de Hambourg*, un des organes de l'ancien chancelier, ajoute les détails suivants:

Le prince avait refusé l'invitation qui lui était faite par l'empereur de venir conférer avec lui au palais royal sur la question de son départ de la chancellerie. Cela se passait dans l'après-midi du 17 mars 1890. Le soir même, l'empereur envoyait à son ministre le général Hahnke, qui était chargé de lui demander sa démission. Le prince aurait répondu qu'il ne croyait pas, dans le présent moment, pouvoir assumer la responsabilité de solliciter sa retraite. Il ajoutait que, d'ailleurs, l'empereur avait naturellement toute liberté de le révoquer tout de suite sans autre formalité.

Le lendemain, ce fut M. de Lucanus, chef du cabinet impérial, qui se présenta à la chancellerie pour réitérer la démarche faite la veille par le général; il déclara que l'empereur attendait dans la journée l'offre de démission du prince. Ce dernier répondit encore qu'il lui fallait le temps de la réflexion, que, si on ne pouvait attendre, on lui envoyait son ordre de retraite, et ce ne fut que le soir du 18 qu'il fut parvenu au palais la démission qui lui était demandée.

Le mouvement ouvrier.

— Paris, dit le *Temps*, est aujourd'hui sans grève ni grévistes. Le fait est devenu assez rare depuis quel temps, et il n'est pas inutile de le signaler. Deux corporations nous occupaient avant-hier encore de leurs doléances, de leurs assemblées, de leurs votes d'adresses belliqueuses, de leurs déclarations de guerre au patronat. C'est fini, et pacifiquement fini. Les terrassiers ont obtenu quelques satisfactions, les charretiers ont été moins heureux. Les uns et les autres se sont décidés à reprendre leur travail. Les choses auraient pu se passer plus mal. Enfin, après trois semaines de contestations entre « employeurs » et « employés », comme on dit aujourd'hui, c'est la grève elle-même qui finit par se mettre en grève.

INFORMATIONS DIVERSES

— Samedi après-midi, quatre maisons de la place du Parc, à New-York, se sont effondrées à la suite de circonstances encore mal expliquées. Beaucoup de passants et de consommateurs d'un restaurant qui se trouvait au rez-de-chaussée d'une de ces maisons ont été tués et blessés. Plus de cinquante cadavres ont été retirés des décombres. Un incendie s'y était déclaré, probablement par suite d'une explosion. Un grand nombre des malheureuses victimes de la catastrophe ont péri par les flammes.

— Le nombre des pèlerins qui sont arrivés à Trèves pour vénérer la Sainte-Tuniqua pendant les premiers jours de l'exposition s'est élevé à 90,000. Parmi ces pèlerins on cite l'archevêque de Vienne et l'évêque de Dresde.

— Une ligne télégraphique souterraine destinée à relier Berlin à Munich a été achevée dans la journée du 21 août.

— A Perpignan, deux dames très dévotes, dont l'une, la mère, âgée de soixante-dix ans, et l'autre, la fille, âgée de trente ans, jouissant d'une fortune relativement considérable, ont refusé, il y a quelque temps, de payer les impositions. Toutes les formalités et les commandements prescrits par la loi ayant été épuisés, le porteur des contraintes voulait opérer la saisie, mais les deux dames opposèrent une telle résistance que la gendarmerie dut venir à la rescousse.

La mère se présenta alors à la fenêtre, un revolver à la main, menaçant les gendarmes de leur brûler la cervelle; ceux-ci à leur tour sortirent leurs armes, ce que voyant, la dame rentra avec sa fille, barricada portes et fenêtres et un véritable siège s'en suivit. A la fin force resta à la loi et les deux dames arrêtées ont été écrouées à la prison de Perpignan. On croit ici que les deux dames Geronne ont l'esprit détraqué par un excès de dévotion.

Un reporter intrépidé.

Paris, 24 août.
Le 14 août, un jeune homme élégamment vêtu se présentait chez M. Véron, commissaire de police du quartier des Halles, en réclamant son arrestation.

— Arrêtez-moi! arrêtez-moi! criait-il. Je sens que, malgré moi, je vais tuer quelqu'un. J'ai joué toute la nuit et j'ai perdu. Il me faut du sang pour prix de mes pertes.

Le magistrat, croyant qu'il avait affaire à un de ces fous dont il reçoit souvent la visite, fit diriger ce singulier personnage sur l'infirmerie spéciale du Dépôt de la préfecture, où MM. les docteurs Garnier et Legros furent chargés de l'examiner.

A l'infirmerie, le jeune homme se montra particulièrement obsédé par l'idée de visiter le Dépôt de la préfecture de police. En dehors de cette singulière préoccupation, rien ne révélait chez lui qu'il fût atteint d'aliénation mentale.

On le garda donc en observation et il y serait resté probablement assez longtemps encore si M. Garnier n'avait appris du pseudo-malade que sa famille habitait Nantes.

L'enquête fut dirigée de ce côté et grand fut l'étonnement au parquet et au Dépôt de la préfecture, lorsque les renseignements demandés arrivèrent. Le détenu mis en observation était le fils d'un médecin très connu à Nantes, et son père, qui attestait le bon état mental de son fils, ne comprenait rien à son aventure.

De nouveau, l'interné fut interrogé et il fit alors aux médecins l'étrange aveu suivant: — On a dit souvent que les fous étaient maltraités en prison et que les gardiens étaient très brutaux. Un grand publiciste m'emploie. J'ai trouvé intéressant de me rendre compte par moi-même, et les notes que j'ai déjà réunies me permettront de contester hautement ces indications.

M. Emmanuel..., car c'était lui, montra en même temps, à ceux qui l'interrogeaient, un petit calepin couvert de notes et qu'il avait pu jusque-là dissimuler. Dans ces conditions, MM. Garnier et Legros ne pouvaient garder leur malade, et, dès le 19, ils lui donnaient un bulletin de sortie.

CONFÉDÉRATION SUISSE

Guillaume Tell. — Le comité d'initiative pour l'érection d'un monument à Guillaume Tell, à Aldorf, ouvre un concours, parmi les sculpteurs suisses et les sculpteurs étrangers résidant en Suisse, pour l'exécution de ce projet.

Le programme avec plan et photographie de la place d'Aldorf où ce monument doit être élevé, sont à la disposition des artistes intéressés au bureau du président de la Société vaudoise des Beaux-arts, M. Melley, architecte, place St-François, 16, Lausanne.

Banque fédérale. — M. de Graffenried, directeur de la Banque fédérale, publie dans les journaux un avis invitant les actionnaires à attendre les déclarations prochaines de la direction au sujet des engagements de la banque à l'égard de la « Société générale pour le développement de l'industrie », à Bâle.

Le conseil d'administration de la Banque fédérale se réunit aujourd'hui à Berne; il entendra le rapport des délégués de la direction, MM. de Graffenried et Gerster, qui viennent de rentrer de Berlin, où ils ont été aux renseignements.

La « Société générale » de Bâle est dirigée par un Allemand, M. G. S. Stengelen. Le président et le vice-président du conseil d'administration étaient, en 1889, MM. H. Mullenheim-Reichberg et le Geheimrat Rath von Seibald. Les affaires de cette société étant actuellement très discutées, on craint que la Banque fédérale n'y soit fortement engagée.

L'accident du Mont-Blanc.

On écrit au *Journal de Genève*:

Deux caravanes d'ascensionnistes partirent de Chamonix le 19 août et passèrent la nuit aux Grands-Mulets. Le lendemain matin, le temps étant incertain, les voyageurs hésitèrent à continuer leur route; ils se décidèrent enfin à pousser jusqu'à la cabane Vallot où ils passèrent une seconde nuit en nombreuse compagnie. Le 21, le temps devenant encore plus mauvais et les provisions commençant à manquer, ils durent se résoudre au retour et furent rejoints par six des ouvriers de M. Imfeld redescendant à Chamonix. La caravane comptait ainsi 11 personnes.

La descente commença au milieu d'une rafale de neige et d'un brouillard épais. Au moment où l'on arrivait au Petit-Plateau, au-dessous des grands séracs du Dôme du Goûter, un craquement formidable se fit entendre. C'était un des séracs qui se détachait et tombait en avalanche dans la grande crevasse qui se trouve presque toujours à cet endroit.

Les 11 voyageurs étaient tous attachés ensemble. Le gros de l'avalanche tomba sur les derniers, M. Roth, le guide Michel Simond et un porteur; ces trois malheureux furent entraînés dans l'abîme béant. La corde s'étant rompue, les autres avaient été seulement renversés et roulés par la secousse. Si la caravane avait passé seulement une seconde plus tard, tous auraient infailliblement péri.

Cependant on apercevait à une certaine profondeur dans la crevasse les jambes du porteur dont la tête et le corps étaient pris dans la neige et la glace. Un homme courageux s'élança à son secours et parvint à le dégager.

Quant à M. Roth et au guide Simond, ils avaient disparu ensevelis sous l'avalanche; il n'y avait aucune espérance de les sauver. Les survivants de la caravane ont réussi à atteindre les Grands-Mulets. Deux docteurs s'y sont rendus pour soigner les malades. Michel Simond était un de nos meilleurs guides; il laisse d'universels regrets.

Samedi à midi, une troupe de neuf guides, sous la direction du guide chef Bayard Luc, est partie de Chamonix pour aller à la recherche des corps des deux victimes de l'accident. Après avoir couché aux Grands-

Mulets, l'on s'est remis en route à quatre heures du matin et l'on est arrivé à huit heures sur le lieu du sinistre.

Les travaux ont commencé immédiatement; la crevasse a environ 10 mètres d'ouverture; la profondeur n'en est pas connue, mais elle doit être considérable. L'amorcellement des blocs de glace du sérac qui a causé l'avalanche a fait une sorte de pont à vingt mètres au-dessous des lèvres de la crevasse. Pour commencer le déblaiement, les travailleurs ont été descendus à tour de rôle, trois par trois, avec des cordes.

Malgré d'actives recherches, à onze heures on n'avait encore rien découvert, si ce n'est un piolet échappé, dans la chute, des mains d'une des victimes. Le temps est devenu si mauvais que, malgré leur dévouement, les guides se sont vus contraints de redescendre à Chamonix. Ils disent que le travail dans la crevasse est extrêmement pénible et se plaignent surtout de la difficulté à respirer.

Dès que le temps le permettra les travaux seront repris. Il se pourrait que les corps des deux victimes fussent tombés plus bas que le pont de neige au fond de la crevasse, auquel cas ils ne pourraient être retrouvés.

Le porteur blessé dans sa chute à la tête, aux bras et à la langue qui a été coupée entre les dents, est actuellement soigné aux Grands-Mulets. Son état n'inspire pas d'inquiétude. Les blessures de M. le comte Favorney se réduisent à des contusions sans gravité.

Le guide Fritz Schuler a fait le récit suivant de l'accident à un correspondant de la *Liberté*:

Etant au service de M. l'ingénieur Imfeld, celui-ci nous envoya, quatre collègues et moi, à Chamonix, à la recherche de provisions. On aurait vraiment dit que M. Imfeld avait un pressentiment, car il nous dit encore avant de nous congédier: « Vous reviendrez bientôt, je ne veux pas mourir de faim ici en haut. » C'était donc jeudi soir que nous avions quitté le sommet. Nous avons passé la nuit de jeudi à vendredi aux Rochers des Bosses.

C'est ici que nous avons rencontré les deux autres caravanes, celle de M. Roth avec deux guides, et celle de M. de Favorney avec les guides Payot et Comte.

Mes collègues et moi avons très fortement encouragé MM. Roth et Favorney à ne pas continuer l'ascension. Je leur ai dit que le temps était très mauvais par en haut et qu'il y aurait vraiment un grand danger à poursuivre eux et leurs guides. Ces messieurs se rendirent à nos raisons, et il fut décidé que nous descendrions tous ensemble sur Chamonix le plus vite possible. Il pouvait être onze heures ou onze heures et demie du matin lorsque nous nous mîmes en marche.

Nous étions donc onze, avec les trois caravanes: nous (les porteurs de M. Imfeld), le groupe Roth et le groupe Favorney. Nous nous étions attachés tous les onze au moyen de trois cordes: la mienne, celle du guide Simond et celle du guide Payot.

Nous étions en route depuis fort peu de temps lorsque l'orage se leva; c'était une tourmente de neige avec vent et pluie. Nous, les guides, nous étions dans une mortelle inquiétude, sachant trop bien ce que cela nous présageait.

Comme le brouillard était intense, nous nous interrompions de temps en temps. Nous ne pouvions plus distinguer aucun chemin. Nous marchions un peu à l'aventure, nous attendant à une catastrophe.

C'est ainsi que nous sommes arrivés au Petit Plateau; je crois bien pouvoir préciser. Ici, ma mémoire me fait un peu défaut; la catastrophe allait venir, et vous allez comprendre qu'ayant été étourdi par le choc, quelques détails peuvent m'échapper.

Enfin, il se fit soudainement un bruit terrible que nous connaissions tous trop bien. Un sérac (avalanche) formidable venait de se détacher, passant au-dessus de nos têtes avec un bruit de tonnerre. J'ai d'abord pensé que nous étions tous perdus.

Plusieurs d'entre nous tombèrent dans une crevasse qui s'était formée en cet endroit. Je crois bien qu'il en était tombé cinq. En tous cas, nous les avions tous interpellés; nous étions six plus ou moins valides; trois autres nous répondirent. Il en manquait donc deux, et ces deux, après l'appel, ce furent le voyageur allemand Hermann Roth, et son guide, le jeune Michel Simond, de Chamonix. Nous avons continué à appeler, à chercher, pendant près de deux heures. Il nous fallut enfin songer à notre propre salut. En restant plus longtemps sur place, nous risquions de subir le sort de nos malheureux compagnons.

Trois d'entre nous étaient blessés, mais peu grièvement.

Nous sommes descendus sur Chamonix, où nous sommes arrivés vendredi soir, vers cinq heures, pour apprendre la triste nouvelle à la jeune veuve du guide Simond.

M. Imfeld, qui est resté à l'observatoire Vallot, écrit en date du 21 août:

Mont-Blanc, 21 août.
Nous sommes sous la neige. Tous mes ouvriers sont descendus à Chamonix chercher du bois et des vivres. Je leur donne cette carte, qui sera ma dernière lettre pour quelques jours.

Je reste ici avec le gardien de l'observatoire et nos deux médecins. Depuis deux jours il ne cesse de grêler et de neiger. Le baromètre descend toujours. Nos fenêtres sont couvertes de neige et de glace. Sur les faces sud et ouest de notre refuge, la neige monte jusqu'au toit. Nous n'avons pu qu'à grand peine ouvrir ce matin notre porte.

Achat du Central.

Le comité qui s'est formé pour recueillir à Genève des signatures pour la demande de referendum contre le rachat du Central publie la proclamation suivante:

Chers concitoyens, chers confédérés, L'arrêté du 25 juin 1891 de l'Assemblée fédérale, autorisant le Conseil fédéral à acquiescer pour cent millions de francs en rente 3 % fédérale les cent mille actions du chemin de fer du Central, n'a pas tardé à provoquer en Suisse un mouvement référendaire important.

En nous joignant à ce mouvement, nous ne voulons point combattre le principe même de la nationalisation des chemins de fer et encore moins de la centralisation de leur exploitation.

Nous appelons au contraire de tous nos vœux l'étude sérieuse et approfondie de cette question si importante pour l'avenir de notre pays.

Mais cette étude n'a point été faite encore. Ce que nous combattons, ce sont les conditions notoirement onéreuses dans lesquelles ce vaste projet, qui nous conduirait à une dette de plus d'un milliard, se trouve abordé sans aucun plan d'ensemble par le rachat du Central.

Si nous débutions dans des conditions aussi défavorables, nos finances ne tarderaient pas à être compromises et nous serions bientôt obligés d'abandonner l'opération de la nationalisation à peine commencée. Avant de faire le premier pas dans cette voie, il importe donc que le peuple soit consulté, et cela d'autant plus que notre constitution ne place point expressément une semblable opération dans la compétence de l'Assemblée fédérale.

Chers concitoyens, chers confédérés, En demandant le referendum sur cet arrêté, vous resterez une fois de plus fidèles à la pratique de nos institutions démocratiques et vous servirez, par cela même, les véritables intérêts de notre chère patrie.

Vive la Confédération suisse! Vive Genève! Le comité est composé de MM. F. Racine, avocat, président; L. Cellérier, agent de change; L. Collard, négociant; Félix Ricou, président du tribunal de commerce; Eugène Roux.

Dimanche, 23 août, les délégués des sections bâloises du Grullin, réunies à Pratteln, se sont prononcées, par 16 voix contre 12, en faveur de l'achat du Central par la Confédération. Toutefois, la demande de referendum sera appuyée, afin que le peuple soit admis à se prononcer.

A la gare de Berne.

Le chef de la gare de Berne (Compagnie du Central) publie le tableau des arrivées et des départs pendant les journées des 15, 16 et 17 août et du nombre des essieux disponibles:

Trains du Central.					
Arrivées			Départs		
Essieux	Voyageurs	Essieux	Voyageurs	Essieux	Voyageurs
15 août, 788	13,968	796	14,328		
16 " 988	17,784	996	17,928		
17 " 1,070	19,260	1,078	19,404		

Totaux: 2,846 51,012 2,870 51,660
Soit: 5,716 essieux et 102,672 voyageurs.

Trains du Jura-Simplon.					
Arrivées			Départs		
Essieux	Voyageurs	Essieux	Voyageurs	Essieux	Voyageurs
15 août, 862	15,516	850	15,300		
16 " 1,287	23,166	1,270	22,860		
17 " 871	15,678	883	15,894		

Totaux: 3,020 54,360 3,003 54,054
Soit: 6,023 essieux et 108,414 voyageurs.
Ce qui donne un total général de 11,739 essieux pour 211,086 voyageurs.

L'*Allg. Schweizer Zeitung* publie une dépêche de Berne disant que l'horloger Iseli, à Tauffellen, qui avait été légèrement blessé dans l'accident de Zollikofen, est mort le 23 août. — L'autopsie montrera si Iseli a succombé aux suites de sa blessure.

Chronique valaisanne.

On nous écrit de Sion: « Au point de vue général, l'année 1891 sera médiocre pour l'agriculture et l'industrie valaisannes. La récolte des foins a été passable; de même que celle des primeurs, tels que cerises, abricots, asperges. Mais les grains ont beaucoup souffert de la gelée et leur rendement a été une pénible déception pour les agriculteurs qui se voient ainsi frappés dans une de leurs grandes ressources. La récolte des pommes et des pommes de terre, par contre, s

Docteur JUILLERAT
1, rue Beau-Séjour, de retour.
Affections des oreilles et
du larynx. Consultations de
midi à 2 1/2 h., tous les jours
sauf jeudi. 4527

Le docteur ROUGE
[4537] reprend ses occupa-
tions.

ECHALLENS
Le vétérinaire H. RAVUSSIN
s'établit à Echallens et demeure
Hôtel des Balances
au premier. 4531

Docteur M. BOURCART
chirurgien-accoucheur,
Molard, 15, Genève.
4300. Traitement des mala-
dies des femmes par la méthode
suédoise de Thure-Brandt.
Consultations de 10 à 12 heures,
jeudi excepté.
Polyclinique publique, mercredi
et samedi de 5 à 7 heures.

Saint-Loup.
Assemblée générale
ET
FÊTE ANNUELLE
mercredi 2 septembre
dès 10 heures du matin. Chants
évangéliques. 4538
Pour le retour, train spécial à
La Sarraz, à 5 heures 55 minutes.

L'ESTAFETTE
est en vente au
KIOSQUE D'OUCHY
dès
6 h. 1/2 du matin.

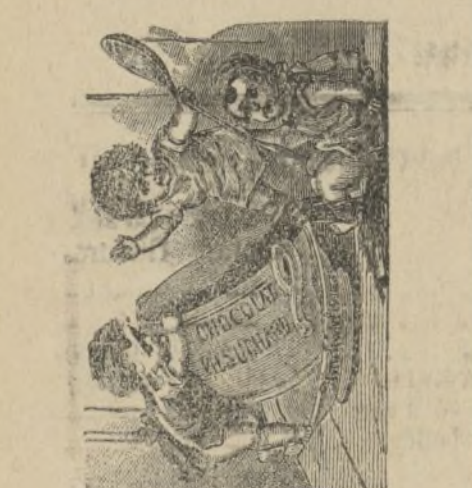
RIBERON
Dr RAPIN
Nouveau systé-
me breveté,
sans tumeurs ni
soutèges.
Hygiène et propreté.
Seul recommandé comme pou-
vant être stérilisé et nettoyé facile-
ment. Hautes récompenses aux ex-
positions universelles et d'alimen-
tation. Concessionnaire général:
Rapin, pharmacien, Montreux.
Se trouve à Lausanne: Villard, tra-
ducteur, bandagiste, et pharmacie Ca-
donau. n22684-3736

Essayez nos Thés et vous
n'en achèterez point
d'autres. 4536
THE noir de Cey-
lan, excel-
lente qua-
rité garan-
tie, le demi-kilo 2.50
THE mélangé et
noir, qua-
rité inou-
table ail-
leurs, le demi-kilo 3.50
THE indien tou-
jours frais,
d'un arôme
délicieux, le
demi-kilo 4.50
OLD ENGLAND

RÉARGENTURE
DES SERVICES DE TABLE
Travail prompt et soigné. Prix
avantageux. n22811-4465
G. Spillmann, St-Lmier.

DÉPOT
des
TABACS
LAURENT & BUTLER
Bird's Eye, May Blossom, Honey
Dew, Golden Stag, etc., chez O.
& W. Malmberg, à Ham-
bourg. n25360-4473

MÉDAILLE D'OR
l'Exposition Universelle, Anvers 1885
CHOCOLAT



SUCHARD
NEUCHÂTEL, Suisse.
Médaille d'Or
Exposition universelle
Paris 1889.

HOTEL-PENSION BELLEVUE
Fribourg (Suisse)
à 5 minutes du grand pont suspen-
du. Situation magnifique. Bon air.
Séjour agréable pour familles.
Cuisine soignée. Bonne table.
Pension depuis 5 fr. n817-3651
L. Baldebeck, propr.

PENSIONNAT 1er ordre
A WIESBADE
(dont la directrice est à Vevey)
recevrait une demoiselle
disposée à payer une petite pen-
sion et à faire faire la conversa-
tion française. En échange
elle apprendrait à fond l'allemand
et l'anglais.
S'adresser à l'agence de publicité
Haenstein & Vogler, Lau-
sanne, sous E 9241 L. 4522

CHOCOLAT MENIER

La plus Grande Fabrique du Monde

VENTE : 50,000 KILOS PAR JOUR

Dépôt : 32, Grand-Quai, à GENEVE. Se trouve chez les principaux détaillants

ORFÈVRE CHRISTOFLE

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

DEUX

GRANDS PRIX

LA MARQUE DE FABRIQUE

CHRISTOFLE

et le nom

CHRISTOFLE en toutes

lettres.

Seules garanties pour l'acheteur.

COUVERTS CHRISTOFLE

ARGENTÉS SUR MÉTAL BLANC

Sans nous préoccuper de la concurrence de prix qui ne peut nous être faite qu'au détriment de la qualité, nous avons constamment maintenu la perfection de nos produits et sommes restés fidèles au principe qui a fait notre succès :

Donner le meilleur produit au plus bas prix possible.

Pour éviter toute confusion dans l'esprit de l'acheteur, nous avons maintenu également : l'unité de qualité,

cette que notre expérience d'une industrie que nous avons créée il y a quarante ans, nous a démontrée nécessaire et suffisante.

La seule garantie pour l'acheteur est de l'accepter comme sortant de notre Maison que les objets portant la marque de fabrique ci-contre et le nom CHRISTOFLE en toutes lettres.

CHRISTOFLE & Co.

Avis aux actionnaires de la Banque Fédérale.

Nous donnerons d'ici à très peu de jours des renseignements détaillés sur nos engagements avec la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE A BALE et sur les affaires qui s'y rattachent plus ou moins directement; cette communication ne pouvait pas être faite avant le retour des délégués envoyés en Allemagne pour adresser au Conseil d'administration un rapport spécial à ce sujet.

Nous prions donc nos actionnaires de vouloir bien attendre ces informations, qui seront incessamment portées à leur connaissance.

Banque Fédérale.

Le directeur général :

GRAFFENRIED.

BANQUE DE PRÊTS SUR GAGES

DE LAUSANNE

Rue du Grand St-Jean 10, et Ruelle du Grand-Pont 22.

TARIF ET CONDITIONS DES PRÊTS

sur Titres, Bijoux, Montres, Lingerie, Vêtements en bon état, Meubles et Marchandises diverses.

MAGASINAGE, ASSURANCE, INTÉRÊT & MANUTENTION

UN POUR CENT PAR MOIS

pour les prêts jusqu'à cent cinquante francs.

TROIS QUARTS POUR CENT PAR MOIS

pour les prêts depuis cent cinquante francs et au-dessus. Minimum : 1 fr. 50.

TAXE, EMBALLAGE, TIMBRES, VISA & COMMISSION

UN POUR CENT

du capital prêté, minimum 20 cent. — Frais payés une seule fois.

1. Les gages sont taxés au prix que l'on suppose pouvoir en obtenir en mise publique s'ils ne sont pas retirés. Il est prêté les deux tiers du montant de cette taxe.
 2. Les gages restent 12 mois au minimum à la disposition des emprunteurs.
 3. Après 12 mois, tous les emprunteurs en retard sont avisés par lettre chargée. Il est accordé un délai de 30 jours minimum depuis la date de cet avis.
 4. Les ventes de gages sont annoncées avec les numéros des reconnaissances 3 fois dans la Feuille des avis officiels et dans 2 autres journaux d'annonces.
 5. Les gages sont vendus au public par les soins de l'huissier exploitant et de ses employés.
 6. Le résultat des mises est publié 2 fois dans la Feuille des avis officiels et dans 2 autres journaux, avec les numéros des reconnaissances qui soldent en boni pour les emprunteurs.
 7. Les bonis restent 10 ans à la disposition des emprunteurs. Après ce terme ils sont cédés.
- Le tarif ci-dessus est aussi avantageux pour les emprunteurs que ceux des établissements de prêts sur gages officiels en Suisse. Il est moins élevé que ceux des établissements demi-officiels ou privés.

WARRANTS

Conditions spéciales aux négociants pour des prêts de fr. 500 et au-dessus. 4485

LA SUISSE

SOCIÉTÉ D'ASSURANCES SUR LA VIE, FONDÉE EN 1838

Siège social : LAUSANNE, rue du Midi 3.

En échange de la renonciation aux bénéfices, la Compagnie remet aux nouveaux assurés, sans augmentation de primes, une police d'assurances contre les accidents, ensuite de laquelle, suivant la combinaison choisie, le capital est payé à double en cas de décès par accidents.

Pour renseignements, prospectus, etc., s'adresser à la Direction, rue du Midi 3, à Lausanne. 1647

Banque de Dépôts de Bâle.

(Capital 12 millions de frs., Actions nominatives de 5000 frs., 1/5 versé.)

Nous émettons, au pair, jusqu'à nouvel avis,

nos Obligations 4%

à 5 ans fermes

et remboursables après cette époque sur dénonciation de 6 mois.

Bâle, janvier 1891. n120-45

La Direction.

VENTE VINCENT, A CONSTANCE

La commission fédérale pour la conservation des antiquités suisses prie toutes les personnes qui voudraient acquérir des peintures sur verre d'origine suisse à la dite vente, de bien vouloir faire connaître leur adresse à l'un des soussignés, au plus tard jusqu'au 31 août, afin de recevoir des communications importantes.

Par délégation :

Le Président : L.C. Kunzler, à St-Gall.

Le Secrétaire : Charles Brun, Rueschach-Zürich.

HENNIEZ-LES-BAINS

Prix réduit en septembre.

Eau bicarbonatée alcaline, lithinée, souveraine contre le rhumatisme, la goutte, les maladies chroniques de l'estomac, des intestins, du foie, des reins, de la matrice, le diabète, l'anémie et les affections nerveuses.

Coteau verdoyant abrité de la bise. Sentiers ombragés. Cours d'eau. Luxuriantes forêts à 50 mètres des bains. Vue étendue. Air salubre.

Chaque année, nombreux cas de guérisons qui d'autres eaux célèbres et étrangères n'avaient pu obtenir.

Pour tous renseignements et envoi de prospectus avec vignettes des bains, s'adresser au D^r Borel, propriétaire. 4542

Amodiation d'auberge.

La commune de Monteller, près Morat, louera, le 7 septembre 1891, son auberge sous l'enseigne du BROCHET. La mise aura lieu dans la dite auberge, à 3 heures après midi, sous les conditions qui seront lues et desquelles on peut prendre connaissance à la secrétairerie communale. Le bail sera fait pour 3, 6, 9 ans et commencera le 11 novembre 1891.

Par ordre :

Le Secrétaire communal.

4523

Pour agents.

4514. Une ancienne maison de fabrication de la Suisse allemande confierait la vente de ses produits (laines filées) à

UN JEUNE HOMME

intelligent et énergique, qui ait déjà voyagé dans cet article et qui visite régulièrement la clientèle de la Suisse française.

Adresser les offres avec références sous initiales D 5527 K, à Haenstein & Vogler, à Berne.

UNE JEUNE

DEMOISELLE

[4540] pouvant enseigner le français et le piano désire une place de gouvernante auprès de jeunes enfants.

S'adresser à Mme Mayor, pasteur, à Grandvaux.

UNE DEMOISELLE

[4549] suédoise ayant passé quelques années en Allemagne et sachant un peu le français, cherche une place au pair dans une famille ou un pensionnat. Au besoin elle paierait une petite pension.

S'adresser à M^{lle} H. Veillard, Aigle.

Employé intéressé

[4543] capable et actif est demandé pour une maison de Genève. Apport 8 à 10 mille francs. Appointement fixe et part des bénéfices. Capital garanti. Offres sous H 6656 X, à Haenstein & Vogler, Genève.

MAITRE

d'une école normale

[4530] prussienne, âgée de 23 ans, ayant séjourné longtemps à Lausanne, parlant couramment français, désire se placer pour le 1^{er} octobre comme institutrice dans une maison d'éducation, pension ou famille. Il donnerait des leçons d'allemand, de mathématiques, d'arithmétique et de gymnastique. S'adresser à l'agence de publicité Haenstein & Vogler, Lausanne, sous Bc 9252 L.

UNE FILLE

[4539] cherche place pour cuisinière ou pour tout faire. S'adresser à M^{lle} Regamey, rue d'Etraz n° 8, Lausanne.

ON DEMANDE

[4499] pour la fin de septembre une cuisinière expérimentée.

Adresser les offres à M^{me} de Goumouens, chez M. Guebard, Lonay sur Morges.

On demande de suite

PENSION 4519

(campagne ou village Suisse française) dans petite famille respectable, pour jeune dame qui doit attendre en toute discrétion l'accomplissement (février). Adresser offres, avec prix, à l'agence de publicité Haenstein & Vogler, à Bâle, sous chiffre H 2740 Q.

ON DEMANDE

[4429] pour entrer de suite une femme de chambre bien au courant du service.

S'adresser à l'agence de publicité Haenstein & Vogler, Lausanne, sous A 9079 L.

CHICORÉE ET CHOCOLAT

DROULERS

Fresnes, Nord, France.

On demande partout agents honorables munis de bonnes références et possédant clientèle, 4400

ON DEMANDE

[4526] pour le milieu de septembre une très bonne cuisinière, pas trop jeune et pouvant fournir les meilleures recommandations. S'adresser à M^{lle} de Mestral, St-Saphorin sur Morges.

Demande d'emploi.

4552. Un jeune homme au courant du commerce, possédant de bonnes notions de la langue française, cherche place de

VOLONTAIRE

dans une maison de commerce de la Suisse française. Il désire être logé et nourri chez le patron.

S'adresser à l'agence de publicité Haenstein & Vogler, Lausanne, sous Pe 9297 L.

LIBRAIRIE H. TREMBLEY

Corraterie, 4, Genève.

BUET, Ch. Les Savoyards chez eux et chez les autres. In-12, broché 50 cent.

BUET, Ch. La Côte de Savoie. 1 vol. in-12, broché, 2 fr.

CONSTANTIN, A. Menus faits relatifs à l'histoire littéraire de la Savoie vers 1600. Brochure in-8°, 50 cent.

CONSTANTIN, A. La Muse savoisienne au XVII^e siècle. — La plaisante pronostication faite par un astrologue de Chambéry avec la moquerie savoyarde. Brochure in-8°, 50 cent.

CONSTANTIN, A. La Muse savoisienne au XVII^e siècle, Noël en patois savoyard des environs d'Annemasse. Brochure in-8°, 30 cent.

CONSTANTIN, Aimé. Etymologie des mots Huguenot et Gavot. Brochure in-8°, 75 cent.

CONSTANTIN, Aimé. Chansons choisies de Joseph Béard, en patois de Rumilly, avec traduction littérale. Brochure, 50 cent.

CONSTANTIN, Aimé. J. Béard. Recueil complet de ses chansons en patois savoyard, avec traduction littérale. In-12, broché, 2 fr.

CONSTANTIN, Aimé. J. Béard et ses œuvres, supplément au recueil complet de ses chansons, 50 cent.

DUCIS, A. Occupations, neutralité militaire et annexion de la Savoie. In-8°, broché, 3 fr.

DUCIS, A. Mémoire sur la Savoie, présenté au Cabinet de Versailles, pendant l'occupation espagnole, par M. de Bonnaire. In-8°, br., 1 fr. 50

FENOUILLET, E. Histoire de la ville de Seyssel (Ain et Haute-Savoie), depuis son origine jusqu'à nos jours. 1 vol. in-8°, 2 fr. 50

FRANC, Leon. Nouvelles preuves de l'indigénat des Celtes, dans le Bas-Valais, tirées de son patois, brochure in-8°, 5 fr.

GAY, Hilaire. Histoire du Valais. 2 vol. in-12, 1 fr. 50

GAY, Hilaire. Mélanges d'histoire valaisanne. In-12, br., 1 fr. 50

Guide illustré du touriste aux Voirons (Haute-Savoie), 1 fr.

Guide au Salève, Morner, Monnetier et les environs, avec notice sur Genève, 75 cent.

Histoire de Genève, 1^{er} récit. 60 cent.

LES QUINZE PREMIERS SIÈCLES. Histoire de Genève, 2^o récit. 75 cent.

REZANON, HUGUES ET CHARLES III, Histoire de Genève, 3^o récit. 75 cent.

ÉTABLISSEMENT DU PROTESTANTISME. LAYOUREL, J.-M. Chutes et le Faucigny. Étude historique, 2 volumes, in-8°, 9 fr.

MAGNIN, Histoire de l'établissement de la réforme à Genève, in-8°, broché, 16 fr.

MERCIER, J. Le Chapitre de Saint-Pierre de Genève, suivi d'un appendice sur le Chapitre de Saint-Pierre d'Annecy. 1 vol. in-8°, broché, 7 fr.

Notice sur l'ancienne église du premier monastère de la Visitation d'Annecy. In-8°, br., 1 fr.

Les ruines de Faucigny, près Bonneville (Haute-Savoie). Mémoire descriptif orné d'une planche. Brochure in-12, 75 cent.

La Zone franche de la Haute-Savoie. Brochure in-8°, 25 cent.

DÉPURATIF GOLLIEZ

OU

Sirop de brou de noix ferrugineux

préparé par Frédéric Golliez, pharmacien à Morat. 16 ans de succès et les épreuves les plus heureuses autorisent à recommander cet énergique dépuratif pour remplacer avantageusement l'huile de foie de morue dans les cas suivants : Scrofule, Rachitisme chez les enfants, Débilité, Humeurs et Vices du Sang, Dartres, Glandes, Eruptions de la peau, Foux au visage, etc.

Prescrit par de nombreux médecins, ce dépuratif est agréable au goût, se digère facilement sans nausées ni dégoût.

Reconstituant, anti-scorbutique, anti-rachitique par excellence pour toutes les personnes débiles, faibles, anémiques.

Pour éviter les contre-façons, demander expressément le Dépuratif Golliez, à la marque des Deux Palmiers.

En flacons de 3 fr. et 5 fr. 50 celui-ci suffit pour la cure d'un mois. n9162x-6573

Dépôts : Pharmacies Odot, Cadonau, Feyler, Grandjean, Buttin, Pisch, Rehm, à Lausanne, et dans la plupart des pharmacies.

TEINTURE

UNIQUE

INSTANTANÉE. Sans lavage, (il est bon) pour cheveux et barbe, 6 fr.

POMMADE TANNIQUE ROSÉE

remède au cheveu blanc, le rend plus épais, 6 fr.

FILL CL. 53, Rue Lafayette, PARIS

POMMADE DU GOUVERNOR DU NISTEN, contre les pellicules, 3 fr.

Qui pourrait me faire marier au plus tôt

avec une jeune dame

bien élevée et de bonne maison, possédant 100 à 200 mille francs de fortune.

Je suis un jeune homme intelligent, ayant l'expérience du monde (catholique), bien portant, de très bonne famille, qui, par son travail et son talent, s'est acquis en peu de temps une jolie fortune et une très honorable position, ainsi qu'une magnifique propriété. D'excellentes références sont à disposition. Le capital désiré servirait à une association, soit à l'extension d'une entreprise et serait garanti. Adresser les offres, si possible avec photographie, sous chiffre 0 3839, à Rudolf Mosse, Zurich.

Les offres anonymes ne seront pas prises en considération. 4530

MAISONS

LES BEAUX TERRAINS DU SERVAN

AU BORD DE LA ROUTE D'OUCHY

seront prochainement parcellés et traversés de quatre grandes avenues plantées d'arbres.

Au gré des amateurs, on construira à prix fixe et à des conditions très avantageuses :

Pour placements de fonds, des maisons de rapport à quatre étages, dans la partie supérieure des terrains.

Pour pensionnaires, des maisons spécialement distribuées pour cette industrie.

Pour une seule demeure, des jolies villas de 7 à 12 pièces et plus.

Pour deux familles ou pour les personnes qui désirent alléger leur budget par la location d'un étage, des jolies maisons de deux appartements.

Jardins. Vue magnifique. Prohibition d'industries bruyantes ou insalubres, cafés, etc. 2910

Renseignements complets et gratuits auprès de M. Allamand, notaire, Bourg 28, et de M. Regamey, architecte, Palud 1, Lausanne.

Vente de chevaux aux enchères.

Le 29 août courant, à 11 1/2 heures du matin, sur l'hippodrome d'Yverdon, on vendra aux enchères et trois poulains de 3 ans, 2 ans et 6 mois seront vendus aux enchères par les soins de la Société d'amélioration de la race chevaline.

Les conditions de cette vente seront lues avant les enchères. 4534

UNE DEMOISELLE

[4533] possédant les diplômes anglais et français et sachant l'allemand, l'italien, la musique et la peinture, cherche place bien rétribuée. Zbinden, Couvet, Neuchâtel.

Cocheur demandé.

4415. On demande pour entrer de suite un bon cocheur. Adresser les offres avec certificats case 567, Vevey.

ALQUER

[3032] meuble le château de Grench près Morat. S'adresser à M. Berthoud, à Meyriez.

A LOUER

[4528] Pré-Sella, 14 p. S'adresser à M. Allamand, notaire, Lausanne.

Chasseurs.

4541. A vendre un bon chien d'arrêt.

S'adresser sous F 9275 L, à l'agence de publicité Haenstein & Vogler, Lausanne.

A VENDRE

[4538] de suite, à prix réduit